Document généré le 10 août 2025 01:17

Inter
Art actuel

La valeur et les valeurs

Daniel Daligand

Numéro 83, hiver 2002–2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45996ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Daligand, D. (2002). La valeur et les valeurs. *Inter*, (83), 55–55.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La valeur et les valeurs

Daniel DALIGAND

Il suffit de peu de choses pour bouleverser notre sens des valeurs. L'arrivée de l'euro dans les poches des citoyens de onze pays européens a ainsi bouleversé l'échelle des valeurs marchandes. En France, par exemple, la valeur des marchandises a été brusquement divisée par 6,55957... Ce changement d'étalon annonçait comme il se doit l'entrée dans l'année du cheval qui avait lieu, à quelques jours près selon les pays, à la même date.

On peut tout changer, on peut changer d'heure deux fois par an et de monnaie une fois de temps en temps, mais il faut noter, néanmoins, que l'aspirateur reste l'avaleur des choses !

Mais qu'est-ce que la valeur des choses ? De quelle chose ? S'agit-il de la valeur de couleuvres ? De l'avaleur de sabres ?

La valeur des sens – qui n'est pas cracheur de feu – est parfois mise en défaut par une illusion, l'illusion que toutes ces choses ont une valeur absolue alors que la valeur est toujours relative, relative à l'étalon qui permet de la mesurer mais aussi à l'usage qu'on en fait. La valeur implique toujours une étrange notion d'échange : on dit « Cher monsieur » à un homme de valeur même s'il est vendu ; on « donne » ou l'on prête de la valeur aux choses qui n'en ont pas ; mais les valeurs n'ont pas de prix... « Si tu veux jouir de ta valeur, il faut prêter de la valeur au monde », écrivait GOETHE dans *Notes sur SCHOPENHAUER*.

MARX opposait la « valeur d'usage » à la « valeur d'échange ». Or ni l'une ni l'autre n'ont de réalité. Sans échange, pas de valeur d'échange mais seulement une valeur d'usage. Celle-ci est la valeur que l'usage confère à la chose, c'est-à-dire – *in fine* – une valeur nulle puisque l'usage détruit la chose et qu'elle perd ainsi toute valeur d'usage. Mais alors sans usage il n'y a plus de nécessité d'échange, donc plus de valeur d'échange. Faut-il en conclure que les choses ne sont pas faites pour être utilisée ? Et faut-il alors faire l'économie de la valeur alors qu'à ce jour c'est plutôt la valeur qui fait l'économie ?

Ainsi parlait ZARATHOUSTRA – va leur dire – : « C'est l'homme qui mit des valeurs dans les choses afin de se conserver. » Est-ce que cela signifie que, sans homme, il n'y aurait pas de valeurs? Ou bien est-ce que la valeur ne serait qu'une sorte de « E 330 », un conservateur de l'homme voire un conservateur des choses ? Mais il y a, direz-vous, des valeurs qui dépassent l'homme, des valeurs au-delà de la création humaine. Sans doute, mais quel étalon permet alors de les mesurer ?

L'homme est-il lui-même cet étalon ? L'on pourrait dire alors que l'homme-étalon est centaure mais pas sans reproches. L'homme-étalon a ainsi remis son pouvoir entre les mains occultes de l'économie triomphante, oubliant que la valeur a plusieurs sens.

Le commerce des valeurs se pratique à la Bourse, dans un lieu que l'on appelle la corbeille. C'est là que la « main occulte de l'économie » se manifeste dans sa plénitude, donnant à la valeur toute sa valeur. La valeur s'exprime en quelque sorte par la main à la corbeille, c'est-à-dire par la main au panier, expression euphémique pour dire la main au cul. La main occulte devient en se dévoilant par ce jeu sémiotique la main au cul, à moins que ce ne soit la main au culte en ce siècle de guerres religieuses.

NIETZSCHE voyait clairement le double sens de la valeur : « Dans quelles conditions l'homme s'est-il inventé à son usage ces deux jugements de valeur : bien et mal ? Et quelle valeur ont-ils par eux-mêmes? »

Ainsi la question fondamentale est bien :« Quelle valeur a le bien et quelle valeur a le mal ? » Autrement dit : « Quelle valeur ont les valeurs ? »... Ces deux valeurs sont-elles équivalentes, symétriques, comme on voudrait nous le faire croire parfois, ou bien le bien a-t-il plus de valeur que le mal ?

Le combat du bien contre le mal n'a pas de fin car, comme on sait, il y a toujours du bien dans le mal et du mal dans le bien. Le glissement du bien au mal peut se constater dans une transformation linguistique, celle qui, changeant l'**a** en **o**, conduit de la valeur au voleur puisque le voleur recherche la valeur.

Les valeurs après tout ne sont-elles pas interchangeables ? Mais lorsqu'on va au-delà du bien et du mal, comme le fit NIETZSCHE, c'est-à-dire au-delà de la valeur, quelle valeur attribuer à ce qui n'est plus mesurable avec l'étalon et qui se situe dans cet espace infini ouvert sur un avenir incertain ? En ces temps d'élections, les Français s'interrogent sur les valeurs fondamentales de la démocratie et de la république. Valeurs abstraites que l'on ne définit pas plus : le simple fait de les nommer suffit à les garantir.

Ce n'est pas tant la valeur qui importe, ni même les valeurs, mais bien le sens que l'homme attribue à ces concepts ou plutôt le sens intrinsèque de ces idéaux inscrits dans notre imaginaire. La valeur ou les valeurs ? Telle est bien la question.

J'en étais là de mes réflexions lorsque, la pansémiotique venant à mon secours, je tombais, en feuilletant des livres dans le bac d'un bouquiniste, sur un texte d'un auteur un peu oublié aujourd'hui (Max-Pol FOUCHET) intitulé *La valeur comme absolu* qui me replaçait d'un seul coup dans la perspective de l'art par cette simple affirmation : « Le problème de l'esthétique est celui de la valeur ! »

Le problème ne me semble pas résolu pour autant, puisque je ne sais toujours pas quel étalon permet de juger de la valeur. En 2001, une sculpture de Bruce NAUMAN s'est vendue dix millions d'euros ; une porcelaine de Jeff KOONS, plus de cinq millions d'euros et une toile de Lafcadio MORTIMER, cent euros. Je dois donc classer ces œuvres en fonction de ces valeurs mais la valeur que je leur attribue est tout autre.

Certains pensent qu'il existe une essence de l'art en fonction de laquelle s'ordonnent toutes les valeurs que la réflexion esthétique a mission d'éclairer. Cela pose le problème de la hiérarchie des valeurs fixée par l'essence même de l'art. La valeur m'apparaît ainsi comme un mystère des plus épais. D'autant plus épais que toute l'action de l'homme semble être de créer la valeur pour la détruire aussitôt.

Illustrations fournies par l'auteur